

NIETZSCHE ET L'ERREUR NATURALISTE

Nietzsche et la Fallacy Naturaliste (9/4-5/13)

Il semble clair qu'en tant que philosophe et en tant que psychologue Nietzsche est en proie à l'erreur naturaliste. Au lieu de reconnaître l'indépendance et l'autonomie de la psyché - et de concéder que, par exemple, un « orme brisé » ou un « serpent à nez de cochon » dans un rêve ne fait pas référence à un arbre ou à un serpent naturel, mais à des arbres et des serpents « imaginaires » - Nietzsche, comme Freud, a tendance à ancrer la psyché dans le royaume naturaliste. Par conséquent, il s'ensuit qu'il est périlleusement proche de réduire les philosophies, les idées et les idéaux aux instincts et aux moteurs qui préservent une forme de vie biologique et physiologique particulière. Un corollaire de ce naturalisme (qui, comme le fait remarquer Hillman, « décline bientôt en matérialisme ») - lorsqu'il sous-tend une philosophie - se pose dans une campagne pour « changer le monde » par sa « transévaluation des valeurs. En d'autres termes, il cherche à changer la culture en tant que mécanisme pour changer littéralement la nature de l'humanité. Pour ce faire, il faut modifier pédagogiquement l'ordre de rang des drives de l'homme, du moins il semblerait. Nietzsche - comme je le comprends - semble se déplacer d'avant en arrière entre une sorte de monisme (où l'esprit, ou la psyché, de l'humain est essentiellement une rupture et une épiphiénomène de la nature, de la biologie, de la physiologie) et une sorte de dualisme cartésien (où l'homme est elle-même oïcocréatif ego impose sa propre volonté et sa propre vision à la nature - si il est fort et magistral). Mais tout cela est très différent des points de vue jungien/hillmanien et soufi/mundus imaginis qui semblent être d'accord sur la réalité indépendante et autonome de la psyché, ou imagination archétype. Parce que ce royaume indépendant fonctionne selon son propre ensemble de lois très différent du monde naturel, il n'y a pas de tentative de traduire les termes et conditions du royaume imaginal en ceux du royaume de la nature et vice versa. Essayer de le faire est, dans sa forme la plus douce, délirant et dans sa forme extrême, meurtrièrement fou ou dépravé. Pour cette raison, il y a un effort continu pour maintenir une distinction claire entre le royaumes naturel et le royaumes imaginal (ou psychique) - ou le monde du jour et le monde souterrain, pour le dire mythologiquement. Nietzsche - avec autant d'ambition que Marx ou Hitler - veut voir son rêve se réaliser. Son rêve, bien sûr, c'est sa vision de l'Overman, d'un retour soigneusement modifié à l'Homère-Sophoclean, tragique poète-créateur qui dit avec enthousiasme « oui » à l'existence dans toute son horreur et sa sublimité. Il veut que les « conditions sur le terrain » changent en fonction de sa vision subtilement élaborée. Il veut que la culture se modélise selon un plan qu'il fournit. Il veut être un « commandant et législateur » sur le monde de la culture réelle, dans son pouvoir formateur sur le mobilier du cœur et de l'esprit de la postérité. Il veut refaire l'homme et rediriger la trajectoire de l'espèce.

Pourquoi les soufis rient-ils sciemment de telles ambitions et campagnes ? Qu'est-ce qu'ils comprennent que Nietzsche semble être aveugle ? Qu'est-ce qui rend Nietzsche aveugle ? Quelle est vraiment la volonté de pouvoir pour Nietzsche et comment cette idée entache-t-elle sa réflexion sur la psyché ? Si Nietzsche s'engage principalement dans une compétition agressive et ego pour la suprématie mondiale-historique-culturelle, alors à quel point son esprit fiévreusement actif de compréhension et d'apprécier justement la quiétude et la sérénité qui ne peuvent qu'apparaître Est-ce qu'après que toutes ces ambitions de conduite, de compétition et d'héroïques ont été réduites

La nature, pour Nietzsche, n'est pas, par exemple, la nature de la Grande Déesse du maïs et des cultures, mais la nature du « héros, un monde de choses extérieures ou d'impulsions

intérieures à conquérir et à exploiter. Et ces «natures» diffèrent à nouveau de la nature vierge d'Artémis, de la nature de Pan, de la nature du Dionysos ou de la nature rationnelle mécaniste de Saturne. » (James Hillman, *Revisioning Psychology*, p. 85)

Julian Young écrit :

Comme indiqué, la métaphysique positive de Nietzsche est avant tout naturaliste. Rien n'existe en dehors de la nature, de l'espace et du temps. Le point de départ de sa métaphysique est, il me semble, la théorie de l'évolution de Darwin. (Friedrich Nietzsche : une biographie philosophique, p. 414)

Et plus tard...

Puisque la vie en général est la volonté de pouvoir, quand il s'agit de la vie humaine en particulier, la "psychologie", une branche de la physiologie, devrait être comprise comme "la morphologie et la doctrine du développement de la volonté de pouvoir ce que j'ai fait. » (ibid. , p. 415)

Young compare la vision de Nietzsche, épistémologiquement, à celle des pragmatistes américains (dont les « racines » se trouvent dans les philosophies de Schopenhauer et de Nietzsche). Ainsi, une théorie (comme l'hypothèse de la volonté de pouvoir) est susceptible d'être vraie - bien qu'elle ne soit pas garantie de l'être avec une certitude absolue - si elle fonctionne. Une autre preuve de son naturalisme fondamental et inévitable. Young, sur p. 417, écrit :

Nietzsche qualifie la modernité de « demi-barbarie » : « moitié » parce que nous avons la civilisation - plomberie et police - « barbarie » parce que nous manquons de culture. La « culture », rappelle-toi, est définie comme « une unité de style artistique dans toutes les expressions de la vie d'un peuple. »

Je réalise que très proche du cœur de mes soupçons chroniques sur le projet philosophique de Nietzsche est mon malaise avec sa métaphysique naturaliste, qui refuse obstinément de reconnaître la « valeur de vérité » de tout ce qui transcende le sp As, temps, causalité, physiologie. Alors qu'il se prenait pour être le « premier » vrai psychologue, je le prends - dans un certain sens restreint - comme une sorte d'antipsychologue, du moins dans la mesure où il insiste pour réduire le psyché à un serviteur ou un instrument plus ou moins conforme nt de la physiologie de l'homme. Comme pour Freud, qui doit plus à Nietzsche qu'il ne l'a jamais admis, le contenu de la psyché pointe tout en fin de compte vers des motivations instinctives, des souhaits érotiques et d'autres pulsions physiologiques, qu'ils représentent au moyen d'images de rêve, de matériels fantastiques Moi, et d'autres matériaux subconscients. Les névroses se produisent lorsque les besoins physiologiques et instinctifs sont contrecarrés ou réprimés par des contraintes sociales ou religieuses, la culpabilité, etc. Il y a juste assez de vérité dans cet ensemble limité de revendications pour avoir fonctionné comme un compte rendu satisfaisant et complet de la psyché pour les millions de personnes qui ne peuvent pas (ou ne veulent pas) voir plus loin que cela. Mais pour un psychologue du calibre de Jung, cette théorie de l'inconscient n'allait pas assez loin ou assez profonde pour expliquer toute la gamme des phénomènes psychiques et des nombreuses expériences qu'il connaissait personnellement et intimement.

Jung a finalement trouvé la psychologie de Freud réductrice, tout comme je trouve la psychologie de Nietzsche réductrice. Il essaie de s'enfoncer beaucoup trop dans le lit procrustéen de la « nature »... de physiologie. De plus, son insistance à interpréter toutes les pensées et actions morales comme étant enracinées dans la « volonté de pouvoir, et rien d'autre » est unilatérale et contre-intuitive. Cela ne veut pas dire que cela n'a aucune valeur pour nous aider à nous comprendre et à nous comprendre les phénomènes moraux. Les

brillantes idées de Nietzsche ont grandement ajouté à notre arsenal d'armes pour lutter contre l'ignorance à notre sujet. Je fais simplement l'affirmation insignifiante que sa brillante approche et son schéma explicatif sont loin d'être suffisants - encore moins exhaustifs - tout comme pour Freud et Adler (qui ont adapté la volonté de Nietzsche au concept de pouvoir à la psychologie de profondeur).

Il convient à mes objectifs (encore mystérieux) de radicaliser la distinction entre nature et culture (ou « anti-nature » ?), alors que pour Nietzsche, c'est généralement tout le contraire : il manœuvre presque toujours pour « traduire » l'homme dans la nature. Pourquoi ? Parce qu'il croit que l'homme (occidental) est devenu malade (« maladie », « décadent ») après avoir acheté 2 000 ans d'anti-nature, à savoir le « christianisme. Cette attaque puissante et coordonnée contre les instincts « viril » (« moralité maîtresse ») - cette « efféminisation » - nous a coupés de nos racines instinctives réelles et naturelles et a soutenu à sa place un « monde idéal » illusoire, non naturel et inexistant. Nietzsche est sincèrement et à juste titre préoccupé par les dommages que cette fraude colossalement efficace a infligé à la culture occidentale. Ma question est : a-t-il jeté le bébé avec l'eau du bain ?

Si je peux me permettre une blague : vous pouvez chasser l'anti-nature avec une fourche, mais elle revient toujours. Ma petite plaisanterie avec Horace montre quelque chose de très basique à propos des êtres humains - quelque chose que tout véritable philosophe doit reconnaître : en tant que créatures, en tant qu'espèce, nous sommes un mariage de nature et de culture - et la culture existe dans un état fondamental de tension, peut-être même une sorte d'antagonisme, avec simple nature. Sans langue et culture, nous ne pouvons tout simplement pas devenir pleinement humains. C'est à quel point notre induction culturelle est cruciale - à quel point absolument indispensable et inéradicable. Maintenant, je n'accuse certainement pas Nietzsche d'ignorer ce fait fondamental sur les humains (en tant que tel, n'importe où, n'importe quand). Je ne veux pas non plus discréditer ses critiques très astucieuses de l'impact malsain du christianisme sur de nombreuses personnes - et pas seulement sur les types de "maîtres" qui sont encouragés à se sentir coupables ou honteux de leur force, de leurs "ambitions" héroïques, de leur mépris pour leur faiblesse, leur fierté d'eux-mêmes, leur bonheur même, etc. Je veux simplement affirmer qu'il est allé trop loin en blâmant une institution culturelle/pédagogique - une idéologie - pour tous les effets négatifs qu'il lui a infligés. C'est une simplification grossière indigne d'un esprit aussi fin que celui de Nietzsche. Je crois qu'en tant qu'individus et en tant qu'espèce, nous sommes toujours engagés dans une sorte d'équilibre entre « nature » et « culture » en nous-mêmes. Quand chaque côté de cette paire d'opposés se tyrannise sur l'autre, nous sommes sûrs de courir à travers. Comme l'a dit Jung, « trop de culture rend un animal malade, tandis que trop de nature mène à la barbarie. »